

# Nutron gâpion

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 31

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193745>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Noutron gâpion.**

N'é pas falta dè vo derè cein que l'est qu'on gâpion. Dein lè grantès velès, iò y'a dè totès sortès dè dzeins, on est d'obedzi d'èin avâi onna ribandée po gravâ ài larro et ài pandoures dè robâ et dè fèrè dâi farcès, et dussont roudâ dzor et né, po que tot sè passâi bin.

Dein noutron veladzo, y'èin a ion assebin, du on part dè teimps ; mà coumeint n'ia rein què dâi brâvès dzeins per tsi no, l'a pou à fèrè avoué lè che-napans, et n'a diéro qu'à fèrè reduirè cauquès quartettarès que pédzont pè lo cabaret la demeindze né et que laissent passâ l'hâora dè la rionda.

Coumeint n'a pas tant d'ovradzo à gâpionâ, l'est assebin li que fâ l'aiguayeu, que vo ne sèdè petètrè pas cein que l'est ; eh bin, lo vo vé derè : « Dein lè teimps dè granta sâiti, que lè bornés câlont, on arrètè on bocon l'édhie dévai lo né, et on la remet lo matin. Ora, quand lè fen-nès volliont fèrè la buia, le dussont allâ sè fèrè inscrièrè tsi lo gâpion, po lo dzo que le volliont lavâ, po que n'iaussè pas dou ài trâi buiès ein on iadzo, sein quiet lâi farâi bio. Et pi n'est pas tot : L'édhie dâi bornés fâ on rio que passè ein dézo dâo veladzo, et y'èin a que misont po fèrè colâ, tant d'hâora per dzo, l'édhie dè cé rio su lào prâ, et l'est justameint lo gâpion que va veri l'édhie po la fèrè allâ su clliâo qu'ont misâ, que l'est po cein qu'on lâi dit l'aiguayeu, que cein vâo à derè : « Cé que fotemassè après l'aigue, ài bin, l'édhie. »

Quand Tsequietta a étâ nonmâ aigu-yeu et gâpion, lâi ont bailli on petit carcagnon ài cabaret dè coumon, et l'appelè cein son « bureau, » et coumeint lâi faillâi on enseigne, l'est z'u pè Lozena po ein fèrè imprimâ iena.

— Fèdè-mè ouèiè dè chouette, se fe à l'imprimeu, payèri cein que foudrà.

— Et que faut-te mettrè dessus ?

— Eh bin, vo sèdè prâo ! su aiguayeu et agent dè police. Vo sèdè mi què mè cein que faut mettrè. Fèdè coumeint se l'étâi por vo ; m'èin rapporto.

L'est bon. L'imprimeu, qu'est on farceu, arreindzè l'affèrè, Tsequietta cein cilioulè dévant sa porta, et ora, quand on passè perquie, on liait dévant son « bureau : »

**H. TSEQUIETTE**

*aiguayeu et agent de police.*

C'est lui qui met un frein à la fureur des flots  
Et qui sait des méchants réprimer les complots.

**La justice chez les bêtes.**

Dans la séance de la Société vaudoise des sciences naturelles, dont tous nos journaux ont publié le compte-rendu, on a sans doute remarqué la curieuse communication faite par M. Félix Roux, directeur.

M. Roux a lu à l'assemblée une lettre de M. Georges Addor, notaire, à Ste-Croix, dans laquelle celui-ci raconte, d'une façon originale et très intéressante, l'exécution judiciaire d'une corneille par ses congénères, exécution dont il a été témoin. L'animal recueilli par M. Addor a été littéralement transpercé à coups de bec.

Ainsi que le fait observer le compte-rendu dont nous parlons, les cas où les animaux se rendent justice ne sont pas rares. Mais les animaux ne sont pas des jurisconsultes raffinés ; les beautés de la procédure leur sont inconnues, et ils ignorent l'art d'embrouiller les affaires les plus simples. Ils ne connaissent pas le secret de soustraire le coupable à un châtement certain, en glissant dans le débat, au moment opportun, une subtilité finement aiguisée. Ils rendent la justice, dont ils ont l'instinct, simplement, et sans subir d'influence étrangère. Aussi les sentences qu'ils rendent sont-elles toujours expéditives, peu coûteuses et méritées.

Voici à ce propos quelques notes que nous retrouvons en portefeuille, empruntées au *Figaro*, qui les tenait d'une source digne de confiance.

Un fermier anglais allait chaque matin vendre son lait dans la ville voisine. Toujours, il était accompagné de son chien chargé de garder la voiture. Ce chien, qui avait nom Victor, se rendait chaque jour coupable de quelque méfait.

Lorsqu'un animal moins fort que lui se rencontrait sur son chemin, il ne manquait jamais de l'attaquer et de le mordre jusqu'au sang ; mais autant il se montrait cruel envers les faibles, autant il était circonspect en présence d'un adversaire capable de lui répondre. Devant un bouledogue ou un terre-neuve il baissait pavillon.

Pendant plusieurs mois Victor fut la terreur des chiens de petite et moyenne taille ; mais un jour vint où la coupe des iniquités fut pleine. Une de ces agitations sourdes qui précèdent les résolutions suprêmes se manifesta parmi les représentants de la race canine ; une meute de terriers, de havanais, de loulous, d'épagneuls, de caniches, se forma spontanément sur la place publique et au coucher du soleil se dirigea comme un tourbillon vers la résidence du tyran.

Le lendemain matin le laitier trouvait son chien étendu devant la porte de sa ferme. Le malheureux animal, criblé de morsures, avait perdu beaucoup de sang et gisait presque inanimé. Ce ne fut qu'à force de soins et après une longue convalescence qu'il put reprendre son service.

Ses anciennes victimes ne le reconnurent plus. Victor était devenu un autre chien. Il avait profité de la sévère leçon qu'il avait reçue. Au lieu de se précipiter à droite et à gauche sur les carlins inoffensifs et les levrettes timides qu'il rencontrait sur son chemin, il suivait pas à pas la voiture de son maître et n'avait plus d'autre souci que de défendre le cheval, la carriole et le lait contre les entreprises des voleurs.

Un révérend ministre de l'Eglise anglicane avait réuni dans sa basse-cour un coq, une douzaine de poules et cinq canards d'Alebury. De capitulation en capitulation, les malheureux palmipèdes, dont les instincts conciliants semblaient incapables de résister aux exigences d'un tyran, se laissèrent réduire au rôle de martyrs.

Ils dépérissaient à vue d'œil ; après leur avoir infligé des vexations sans nombre, le coq avait pris la résolution de les faire mourir de faim. Il voulait réserver pour lui-même et pour ses compagnes tout le grain qui était, deux fois par jour, à heure fixe, répandu sur le sol.

Lorsque les canards essayaient de prendre part au repas, le coq les attaquait à coups de bec et les obligeait à se retirer à jeun. Ils s'éloignaient chacun de leur côté et se résignaient en silence.

Pourtant, à la longue, une lueur d'espoir s'alluma dans le cœur des opprimés. Un jour qu'ils venaient d'être exclus comme de coutume de la distribution des vivres, les cinq canards se réunirent dans un coin de la basse-cour. Au dire du clergyman qui assistait à la scène, un colloque des plus vifs parut s'engager entre eux.

Après une assez longue délibération, ils se rangent en file indienne, et leur démarche, d'ordinaire lente et peu gracieuse, prend une allure alerte et résolue. Ils se dirigent vers le coq, exécutent un mouvement tournant et forment un cercle autour de lui.

Le tyran ne comprenait rien à cette manœuvre. On eût dit que l'étonnement l'avait cloué sur place et, quand il s'aperçut enfin du danger, il était trop tard... Les canards avaient resserré leur cercle, la queue tournée du côté de l'ennemi. Etroitement pressé de tous côtés, soulevé malgré lui, le coq ne pouvait plus se servir de ses ailes ni de ses pattes. Malgré ses efforts désespérés, il ne parvint pas à se dégager et subit l'humiliation d'être expulsé d'une basse-cour où il avait trop longtemps fait la loi.

A partir de cette révolution, le dictateur amoindri n'osa plus opprimer ses anciennes victimes, et les canards victorieux eurent chaque jour leur légitime part de nourriture.

Les corneilles ont des instincts judiciaires encore plus développés. Elles ne laissent pas aux victimes d'un délit le soin de se réunir pour exercer en commun leur vengeance ; c'est la tribu tout entière qui intervient pour juger les coupables.

Les corneilles se dépouillent effrontément entre elles ; les jeunes couples surtout ne peuvent résister à la tentation de s'emparer des matériaux que les vieux ménages, instruits par une longue expérience, ont eu soin d'amasser aux premiers jours du printemps afin de construire leur nid. Les anciens, qui sont très nombreux dans une espèce d'oiseaux dont la longévité n'est dépassée par aucun être vivant sur le globe, risqueraient de n'avoir pas de domicile, s'ils n'étaient sous la sauvegarde d'une juridiction chargée de protéger le droit de propriété.

Le jeune couple qui a construit son nid avec des matériaux soustraits à des voisins est invité à comparaître devant la communauté assemblée. Le chef du clan dirige les délibérations, certains cris poussés de loin en